

Bulletin d'histoire politique

Le Nigog, Montréal, 1918, réédition en fac-similé, Montréal, Comeau & Nadeau Éditeurs, 1998, 418 p.

Robert Lahaise



Volume 7, Number 2, Winter 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1060338ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1060338ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lahaise, R. (1999). Review of [Le Nigog, Montréal, 1918, réédition en fac-similé, Montréal, Comeau & Nadeau Éditeurs, 1998, 418 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 7(2), 172–174. <https://doi.org/10.7202/1060338ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le Nigog, Montréal, 1918, réédition en fac-similé, Montréal, Comeau & Nadeau Éditeurs, 1998, 418 p.

Excellente idée que cette réédition en fac-similé du *Nigog* de 1918, à laquelle on aurait toutefois pu ajouter une présentation. Mais Marie-Andrée Beaudet, pourtant toute désignée à cet effet, a dû se contenter des 23 lignes que lui permettait la couverture arrière.

Au début du présent siècle, deux principaux courants littéraires existent: d'une part, le «terrorisme», tenant de la tradition faite de ruralisme et de religion, et d'autre part, l'exotisme, rêvant d'universalisme que semble incarner l'intelligentsia européenne. L'hécatombe de 1914-1918 désavouera cependant nos «parisianistes», et le Québec littéraire se replie alors frileusement sur ses *Trente arpents* géniteurs de prolifiques *vieux bers*, *juments grises* et *soupes aux pois*. À un tel point d'ailleurs, que quelques privilégiés — principalement l'architecte Fernand Préfontaine, le musicien Léo-Pol Morin et l'écrivain Robert de Roquebrune — étouffant dans ce «cocoricoïsme», décident en 1917 de créer leur propre périodique, *Le Nigog*, «dard dont les Indiens se servaient pour pêcher», et qu'ils utiliseront, eux, pour darder notre «médiocrité culturelle». Ils n'y manqueront pas!

Je déteste me citer, mais comme on m'a proposé le présent compte rendu, je ne peux m'empêcher de préciser que je publiais récemment un essai sur ces divers mouvements, où je sous-titrais un chapitre «*Le Nigog* global¹,» par allusion évidente à cette première contestation générale du carcan québécois, précédant de trente ans le fameux *Refus* maintenant cinquagénaire d'actualité. Constatons que nos esthètes fin de Première Guerre mondiale s'y révéleront aussi féroces que ceux fin de Seconde, avec en prime un zeste d'aristocratique condescendance.

Dès le premier numéro, paru en janvier 1918, «La Rédaction» décrète son objectif: «L'Art, seul but de notre effort, comme il sera le seul critère de notre critique», laquelle sera dorénavant «un sérieux enseignement général et non plus un bénissage complaisant d'œuvres puériles». Nous pourrons de la sorte «tenter une réunion des esprits cultivés et diffuser des idées artistiques dégagées de l'ignorance et de la niaiserie²». Et maintenant, en place pour le menuet, toujours menu du Jour de l'an.

Pour la musique, Léo-Pol Morin titre son article: «La légende de l'art musical canadien et les musiciens de Montréal», et affirme

«qu'il n'y a pas d'art musical canadien, [...] que nous ne possédons pas un seul musicien, [...] mais uniquement] quelques *dames d'art*, propagatrices averties du plus mauvais goût, [...] organisées en salons ou sociétés de bienfaisants tricotages,

[... qui] dirigent l'opinion et l'immobilisent dans un crétinisme déconcertant. [...] Quant à nos] hommes musiciens, [...] ils sont nés vides, avec un crâne complètement fermé à la musique³».

Pour les beaux-arts, Fernand Préfontaine — le plus pondéré du trio lyrique — constate que

«l'apathie du public canadien-français pour tous les arts plastiques a quelque chose d'étonnant et de complètement incompréhensible, [...] et que de toute façon] le public de Montréal n'a même pas de mauvais goût en art plastique; il n'en a pas du tout⁴».

En littérature enfin, «Robert La Roque de la Rocque de la Roche de Roquebrune — ainsi l'appelle Claude-Henri Grignon dit Valdombre⁵ — considère que grâce à Marcel Dugas, leur principal collaborateur..., nous sortons enfin «des éternels rabâchages, des inepties d'une littérature patriotique et de ses niaiseries⁶». Et d'ajouter peu après que dans «ce que des gens complaisants appellent la littérature canadienne, [...] on retrouve] tous les genres dans ce fatras et particulièrement le genre ennuyeux⁷». En fait, les *Nigogiens* rêvant d'Olympe plutôt que de basse-cour, agacent même les modérés. N'attendant pas la riposte, la guerre terminée, les trois directeurs et Dugas repartent en vitesse pour Paris.

Les régionalistes jubilent. Damase Potvin, l'homme du *Restons chez nous* — roman-étalon de la terre paru en 1908 — écrit dans son *Terroir*: «le ridicule tue aussi chez nous, et entre autres assassinats, il plaide coupable à l'accusation du meurtre du *Nigog*⁸»; pour sa part, le tonitruant Grignon grogne: «les *Nigauds*⁹» n'ont eu que ce qu'ils méritent:

«Quand des génies comme Dugas, de Roquebrune et Préfontaine prenaient la plume, c'était pour nous traiter de sauvages, de médiocres et de primaires. [...] Quand on déteste son pays, [...] il ne reste plus qu'à parler de contrées qui nous sont étrangères. [...] En somme], le *Nigog* fut à peine un feu de paille¹⁰».

«Un peu de calme», réclamerait sans doute Lao-Tseu. Les *Nigogiens* ne détestaient certes pas leur pays, et Dugas l'ineffable ira même jusqu'à affirmer: «les fondateurs du *Nigog* souffraient bien plutôt d'un excès de patriotisme que du contraire¹¹». «Tout est relatif», soupirerais-je cette fois, et nos quatre nobliaux ne l'ont pas toujours clairement démontré en vivant le plus souvent possible à Paris. Mais ils avaient au moins pressenti qu'un Québec

renfermé sur soi était culturellement — et globalement — sans avenir. Toutefois, leur suffisance s'avérait d'autant plus provocatrice qu'elle semblait vouloir s'éterniser, permettant à l'intemporel Roquebrune de glapir un demi-siècle plus tard:

«En fondant le *Nigog*, nous n'avions nullement comme but de démolir ou de faire une petite révolution. Il n'y avait rien à démolir dans le monde vide que nous habitons et une révolution ne s'accomplit pas contre le néant¹²».

Oh Canada! Oh Quebec, Oh Merdecai! ...

«Laissons les morts enterrer leurs morts», et constatons que la présente réédition — dans une présentation impeccable¹³ — démontre pertinemment que notre vie culturelle n'a pas débuté avec la révolution tranquille, ni avec le *Refus global*, et que pour accoucher dudit *Nigog*, il fallut des *Nelligan... Fantastique* (1837 ss) ... et *Muses de la Nouvelle-France* (1606 ss) ... Comme quoi, il n'y a pas de pays sans grand-père, (même s'il peut y en avoir maintenant un sans Roch Carrier). Mais pour connaître ce pays nôtre, le humer et le comprendre, il faut justement nous rendre disponibles des textes semblables, et j'aurais dû y penser pour les *Cahiers du Québec*...

Robert Lahaise
historien

Directeur des Cahiers du Québec

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. «Le *Nigog* global», p. 70-81, dans *Une histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939*, Montréal, Guérin, 1998, 767 p.
2. La Rédaction, «Signification», janvier 1918, p. 2-4.
3. Léo-Pol Morin, «La légende...», janvier 1918, p. 13-22.
4. Fernand Préfontaine, «Le public canadien-français et les arts plastiques», janvier 1918, p. 23-27.
5. «Les Trente arpents d'un Canayen, *Pamphlets de Valdombre*, février 1939, p. 132.
6. R. de Roquebrune, «*Versions*, par Marcel Dugas», janvier 1918, p. 28-32.
7. R. de Roquebrune, «De l'opportunité d'un culte de la supériorité littéraire», mars 1918, p. 79.
8. D. Potvin, «Notre credo», *Le Terroir*, Québec, janvier 1920, p. 260.
9. Sous le pseudonyme de Claude Bâche, «Sur le symbolisme», *L'Avenir du Nord*, Saint-Jérôme, 23 août 1918.

10. *Les Pamphlets de Valdombre*, février 1939, p. 102-104.
11. M. Dugas, *Littérature canadienne*, Paris, Firmin-Didot, 1929, p. 128.
12. R. Roquebrune, *Cherchant mes souvenirs*, Montréal, Fides, 1968, p. 102.
13. Avec un nouvel index, cependant, pour le moins sibyllin, où on ne retrouve qu'une partie des «noms cités», et, contrairement à celui de 1918, où on omet nombre d'auteurs.

**Léon Dion, *La Révolution déroutée 1960-1976*,
Montréal, Boréal, 1998.**

Les dernières réflexions de Léon Dion traitent de la Révolution tranquille. Il en était à peaufiner son manuscrit lorsqu'il s'est noyé. Ce livre a été terminé par son épouse Denyse Dion. L'indulgence est donc de mise lorsque nous constatons les quelques anachronismes qui se sont glissés lors du traitement final de son *testament politique*.

Léon Dion affirme que la Révolution ne fut pas aussi tranquille qu'on le dit. «Son cours fut agité, dérouté peut-être dans son principe même» (p. 13). L'analyse qu'il en fait lui permet d'affirmer que c'est sous l'égide d'une nouvelle classe moyenne que la modernisation politique du Québec entraîna l'étiollement des solidarités communautaires au profit de solidarité sociétales construites autour d'un État en développement.

La Révolution tranquille était porteuse d'effets pervers imprévus. D'abord, il souligne sans ambages que les dirigeants politiques et patronaux des années 1960 ont renforcé le capitalisme. Après la mort de Duplessis, «les contestataires des années 1950, les intellectuels, les syndicalistes et les artistes occupèrent les postes laissés vacants» (p. 49). Il mentionne avec raison que les nombreuses réformes ont favorisé l'éveil du conservatisme de citoyens dépassés par la rapidité des changements. D'où la percée électorale des créditistes lors des scrutins provinciaux et fédéraux. Puis Dion précise qu'après son épuisement politique vers 1964-1965, la Révolution tranquille a retrouvé son impulsion dans la contestation. La contestation, insiste-t-il, remplit des fonctions nécessaires au maintien des régimes politiques, quels qu'ils soient, puisqu'elle favorise l'intégration sociale des opposants. La nature de la Révolution tranquille se retrouve tant dans les réalisations politiques que dans la mouvance de la société civile, poursuit-il.

Dion pose toutefois un regard sans complaisance sur les divers groupes de contestation. Ainsi, les succès électoraux du Crédit social reposent-ils sur